

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

XVII
LA VISION DE LA MER D'EAU DOUCE

Les caravelles poursuivirent leur voyage avec du beau temps, en longeant la côte, basse, puis parfois plus haute, et qui s'étendait du Nord-est au Sud-ouest. L'équipage était beaucoup plus animé que d'ordinaire, pressentant la fin du voyage, et Paquillo bondissait de joie en pensant qu'il allait commencer vraiment sa vie d'aventures et se rapprocher du but de ses aspirations ingénues. Ce qui contribua à l'allégresse générale, ce fut la célébration de la fête de Noël, avec les éléments dont on pouvait disposer, en l'occurrence : danser seulement entre hommes ; se souvenir du foyer lointain pour ceux qui en avaient un ; pour les autres, se rappeler des fêtes de leur village ; chanter en chœur des villanelles, fray Buenaventura terminant en récitant, marquant les césures, la vieille *cántiga* de Villasandino (**N.d.T.**) :

*Généreuse, très belle
immaculée sainte Vierge,
vertueuse, puissante,
dont Lucifer a peur ;*

*si grande
fut ton humilité
que toute la Trinité
en toi est incluse et se chante.
C'est dans ton placenta
que tu as ressenti le premier plaisir,
dame,
quand le vrai messenger
t'a saluée et que tu lui as répondu.
Tu as porté
dans ton sein virginal
le Père Céleste,
à qui tu as donné naissance
sans douleur.*

Mais il dut soudain s'interrompre. Des cris et des injures attirèrent l'attention de tous. Il venait de se produire une des altercations coutumières entre Pedro Núñez et Santiago Corzuelo qui, malgré les éternelles tensions entre eux, ne parvenaient jamais à se séparer, comme un ménage de râteurs qui ne laisse pas passer de jour sans querelle afin d'avoir ensuite le plaisir de conclure la paix. Entre menaces et insultes, ils se disputaient, cette fois, à propos d'un couteau pliant en corne que Núñez avait dérobé à Corzuelo et qui ne réapparaissait pas ni ne rentrait en possession de son légitime propriétaire. Habités à ces bourrasques, où cela tonnait beaucoup sans qu'il y eut de retombées, les marins entourèrent les

adversaires, les excitant et riant aux éclats de la saynète qu'ils leur offraient pour clôturer la fête. Mais la dispute se révéla plus grave que d'habitude parce que l'enjeu était ce précieux couteau. Ils se traitèrent de voleur et d'effronté, de truand, de mauvais ami et de traître, pires que des femmes se crêpant le chignon, et ils en seraient sûrement venus aux mains si une bonne âme, caritative et bien inspirée, n'avait averti le capitaine, qui arrivait en courant. Les champions disparurent, encore essoufflés de s'être égosillés, et la veillée de Noël prit fin sur cet incident, mais il n'en était pas de même du litige relatif au couteau...

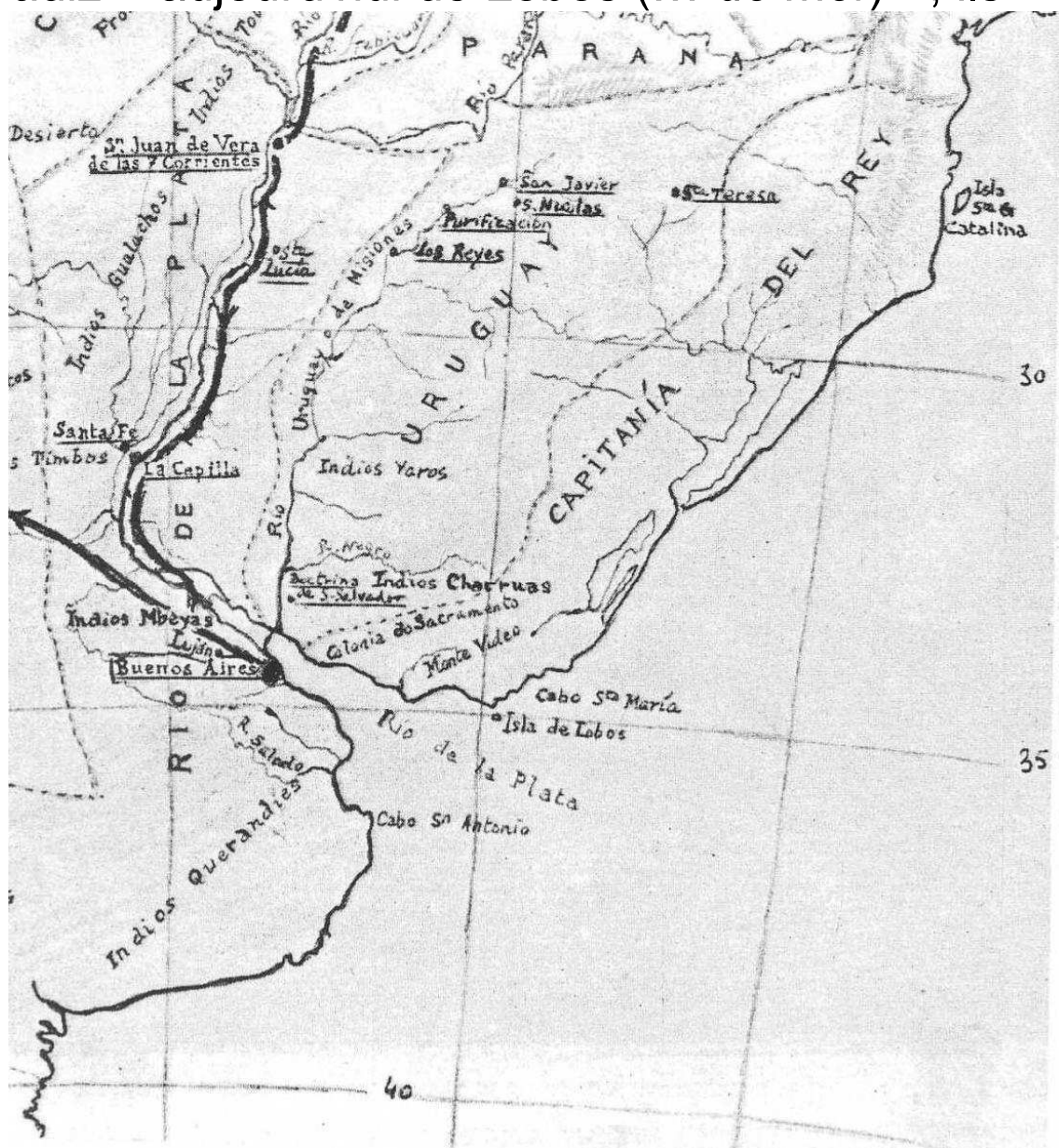
Le lendemain, 25 décembre, les caravelles passèrent en face d'un cap que Solís baptisa *de Navidad* (de Noël), et dont on ne connaît pas la localisation avec certitude, car il peut s'agir tant de la pointe de la Isla Grande, actuellement appelée Acaya, que du pic de Paraty, à quelque trente lieues de Río de Janeiro.

Le vent intermittent, qui soufflait depuis les terres, tendait à les éloigner de la côte mais, en trois cinglages, ils aperçurent un port naturel, formé par l'embouchure d'un petit cours d'eau, que le capitaine général baptisa *des Saints Innocents*, pour commémorer la fête du jour, le 28 décembre. Ils mouillèrent et restèrent quelque temps là, parce que le vent, faible, ne les favorisait pas. Mais, dès qu'un vent à nouveau favorable se mit à souffler,

Santa Catalina et, sans trop s'écarter de la côte, poursuivirent jusqu'à ce qu'ils aperçurent San Domingo de las Torres et, après plusieurs longues journées, aussi tranquilles que les précédentes, la rivière Chuy et los Castillos.

- *Ce voyage était visiblement béni de Dieu !* – disait fray Buenaventura.

Peu après, ils doublaient le cap de Santa María et, ayant en vue l'île de San Sebastián de Cádiz – aujourd'hui de Lobos (... *de mer*) –, ils



pénétraient dans un port que l'on appela de Nuestra Señora de la Candelaria – Maldonado – le 20 février 1516, cent trente-cinq jours après avoir quitté Lepe. Bien heureux, ils touchaient au but, sans le plus léger contretemps, au terme d'un voyage extrêmement rapide pour l'époque et ces latitudes, comme guidés par la main de la Fortune elle-même, atteignant les terres et les eaux que cherchait le grand Juan Diaz de Solís, perspicace découvreur de trésors.

Les ancres jetées, le capitaine général ordonna que l'équipage des trois caravelles s'arme de la tête aux pieds, comme pour les grandes solennités ou comme s'il devait livrer bataille, et il prit d'autres dispositions, préparant ce qu'il envisageait de faire. L'un de ses ordres consista à arracher de leur lit de douleur les malheureux Alarcón et Marquina, qui y étaient retournés, redevenus des épaves humaines depuis qu'ils avaient quitté Río de Janeiro. Mais en apprenant qu'on les secouait sur leur lieu de tourment pour qu'ils se rendent à terre, ils recouvrèrent dans la mesure du possible leur courage – pas très grand, étant donné leur faiblesse –, comme si on les invitait à passer de l'enfer au ciel.

Les trois navires, immobiles, caressés par les eaux inoffensives, parurent solitaires et abandonnés pendant que les marins s'apprêtaient dans l'entrepont. Quelques instants plus tard, ils commencèrent à apparaître, équipés et martiaux,

harnachés comme ils l'étaient, grâce aux soixante corselets que, avec leur armure de tête, le Roi Ferdinand avait "*prêtés*" à Solís. Quand tout le monde fut prêt, les canots furent mis à l'eau et Solís embarqua sur le sien avec Marquina, Alarcón, fray Buenaventura et quelques rameurs choisis. Francisco de Torres fit de même avec le quartier-maître Diego García et d'autres officiers ; et Juan de Lisboa le suivit avec ceux de l'autre caravelle latine, à l'exception du cambusier Martín García, qui venait de se sentir tellement malade qu'il dut rester à bord. Les hommes indispensables à leur sécurité montaient la garde sur les navires et, sur la caravelle portugaise, les servants des deux bombardes. Ceux qui descendaient à terre

portaient, outre leurs armes habituelles, des haches d'abordage ou des pioches et, l'un d'eux, une grande croix fabriquée à partir de deux petits mâts de réserve.

Dès que les proues des canots touchèrent le sable du rivage, les hommes sautèrent à terre et allèrent se mettre en rang près du capitaine général, qui avait déjà à côté de lui : fray Buenaventura, en vêtement liturgique ; Alarcón et Marquina, une épée de cérémonie à la ceinture

mais jaunes et les jambes flageolantes ; et, derrière eux : Francisco de Torres, Juan de Lisboa et Diego García de Moguer. L'enseigne Melchor Ramírez s'était placé à la tête des "*gens qui avaient débarqué*", en somme, quasi la totalité de l'équipage.

Les marins faisaient face à la mer, les chefs face à la terre et tous gardaient un silence religieux quand Juan Díaz de Solís avança d'un pas, dégaina son épée, la brandit dans le soleil et coupa une branche de l'arbre qu'il avait à sa droite. Il donna un ordre bref, répété par l'enseigne, et ceux qui portaient une hache d'abordage imitèrent aussitôt l'action du capitaine général, abattant des branches d'autres arbres, tandis que ceux qui portaient des pioches commençaient à creuser une large tranchée et, avec la terre extraite, élevaient un simulacre de muraille. D'autres, entretemps, pratiquèrent deux trous dans cette terre que les outils labouraient pour la première fois et, dans l'un d'eux, ils plantèrent l'arbre de la justice ; l'autre était destiné à la croix.

- *A vous, s'il vous plaît, mon père !* – dit Solís à fray Buenaventura, lui faisant un signe avec son épée.

Des trompettes sonnèrent, les bombardes tonnèrent depuis le bord. Juan Díaz de Solís mit le genou en terre, ainsi que les autres ; et le dominicain, aidé par deux marins, planta la croix dans le second trou et bénit du même

large geste la nouvelle terre et ses conquérants qui courbaient humblement la tête devant le symbole chrétien :

- *In nomine Patris, et Filii et Spiritus Sanctus !*
- *Amen !* – répondirent-ils tous d'une seule voix.

Solís leva l'étendard de Castille de la main gauche et, brandissant de la droite, son épée nue autour de lui, il cria à trois reprises:

- *Cette terre est pour le Roi d'Espagne !*

Une acclamation vibra dans les airs et irradiia dans l'immense solitude.

Se remettant debout d'un bond, arborant leurs armes et les brandissant au-dessus de leur casque en acier, les rudes marins, enthousiastes, répétèrent leurs vivats jusqu'à ce que, sur une injonction du capitaine général, ils redevinrent silencieux, tout en étant encore palpitants.

Solís s'assit sur le tronc d'un arbre abattu ; son état-major l'entoura ; la troupe rectifia sa formation. Sur un signe de l'enseigne, les marins Pedro Núñez et Santiago Corzuelo sortirent des rangs et avancèrent de trois ou quatre pas vers le capitaine général qui, pour la première fois sur ces terres, allait exercer la plus importante de ses fonctions, en rendant la justice. (N.d.T. : *Capitanía del Rey*, voir carte)

Invité à exposer ses doléances, Santiago Corzuelo accusa Pedro Núñez de lui avoir dérobé un couteau qui lui était très utile et auquel il tenait

beaucoup ; il exigeait la restitution de l'objet et le châtement du coupable. Pedro Núñez, s'exprimant à son tour, se défendit en alléguant que, s'il avait pris le couteau, c'était en raison de l'amitié qui, jusqu'alors, le liait à Corzuelo, sans la moindre intention criminelle et avec celle, ferme, de le lui rendre dès qu'il eut élagué un cordage qui s'effilochoit. Malheureusement pour lui, le couteau, lui échappant des mains, tomba à la mer, où il était impossible de le récupérer. Corzuelo insista sur le fait que la perte de l'objet lui causait un grand préjudice et sur le fait que Núñez, en étant responsable pour l'avoir pris en cachette et sans le consentement de son propriétaire, lui en l'occurrence, devait le lui rendre et, en cas d'empêchement, le lui rembourser avec des intérêts, étant donné ce que cela coûterait de le remplacer, montant fixé par la justice. Les ayant entendus et n'estimant pas nécessaire de faire appel à des témoins, Juan Díaz de Solís rendit au nom de Son Altesse le Roi d'Espagne, don Ferdinand le Catholique, la sentence suivante :

- *Pedro Núñez restituera à Santiago Corzuelo le couteau qu'il lui a pris contre sa volonté et, à défaut, quelles que soient les raisons, qu'elles soient de force majeure ou pas, il lui paiera la somme nécessaire afin qu'il en acquière un autre, parmi les meilleurs destinés au troc, en bonne monnaie sonnante et trébuchante, étant exempté des dépens s'il n'y a plus*

préjudice. C'est le jugement du Roi !

Les parties adverses, dûment rappelées à l'ordre au préalable, comme s'en était douté l'équipage, s'estimèrent satisfaites. Le répartiteur Alarcón, déroulant alors un grand document qu'il tenait à la main, s'avança au milieu de l'assemblée ; de sa voix, faible et sans inflexions, il lut l'acte dans lequel était stipulée la localisation exacte de cette terre et la si solennelle prise de possession au nom du Roi, de cette "*province en tout et en partie*", conformément aux instructions de Son Altesse.

Le tronc, sur lequel s'était assis Solís pour administrer la justice, servit de bureau à Alarcón, exténué, qui mit l'acte le plus possible à plat et, plaçant tout près l'encrier en corne, il présenta la plume d'abord au capitaine général, comme c'est de rigueur et, successivement, aux autres afin que tous le signent comme témoins. La majorité, sans exclure le quartier-maître Diego García, se borna à apposer une croix, à côté de laquelle le répartiteur écrivit le nom de chacun.

La cérémonie était terminée. Les marins rompirent les rangs. Solís donna l'ordre qu'on leur distribuât une double ration de vin en l'honneur de l'événement et, entouré par Francisco de Torres, Juan de Lisboa, fray Buenaventura et Diego García, il se mit à marcher lentement, comme s'il se promenait, entre les broussailles et les arbres bas de cette côte qui, à partir de ce jour-là,

appartenait désormais légitimement au Roi Ferdinand et à la couronne d'Espagne avec les terres qui la prolongeaient. Rodrigo Rodríguez et Paco del Puerto leur frayaient un passage, abattant avec leurs haches d'abordage les branches et les buissons lorsqu'ils l'obstruaient, traçant une sorte de sentier tortueux, nouveau mais effaçable signe de la prise de possession. La chaleur était étouffante mais, une fois au sommet d'une colline pas très haute qu'ils avaient à leur gauche, ils furent rafraîchis par la brise marine qui leur caressa le visage. Ils s'assirent pour la respirer à proximité d'un bosquet, qui les abritait du soleil grâce à sa frondaison verte, légèrement agitée alors par l'air ; les vents soufflant des pampas et ceux du sud-est devaient s'y en donner à coeur joie et le décoiffer très souvent, à en juger par les branches tordues et les troncs inclinés.

Du haut de la colline, ils voyaient à leurs pieds le port de Nuestra Señora de la Candelaria entre les deux pointes, de l'Est et de la Ballena, et les îles qui l'abritent et le défendent des vents de mer extérieurs. Et c'est de là, d'après ce que racontent à l'unisson les chroniqueurs de l'époque et nombre d'historiens ultérieurs, que, ce mémorable soir, ils contemplèrent ce que, ensuite, plus aucun oeil humain n'a revu, à partir de ce même endroit. Mirage, vision prophétique, suggestion de Solís qui connaissait les parages ? ... Qui sait et qu'importe ? ... Le fait est que, au-delà, à leur

gauche, ils virent la mer immense et verte qu'ils venaient de sillonner, vaste et calme, mais, à leur droite, comme les appelant, une autre immense mer, brune, majestueuse et tranquille.

- *Ma mer !* - pensa le grand marin.

Et dans son dos, sommeillait comme une autre mer, la troisième, l'étendue couverte de bouquets d'arbres et d'herbe, que le soleil avait rendue dorée et empourprée, avec la silhouette du Pain de Sucre au lointain, et parsemée de petites collines allongées et sinueuses, traversées par des cours d'eau dont la verdure de la végétation, plus fraîche et plus intense, révélait le passage. Pas une seule silhouette humaine n'était à ce moment la solennité à ce paysage grandiose qu'animaient uniquement la brise berçant les hautes herbes, les rapaces décrivant des cercles dans le ciel ou le déchirant comme une flèche, l'un ou l'autre petit oiseau chantant dans les branches, un plus gros gibier, signe de vie dans les terrains incultes et broussailleux. Le soleil déclinait et les nuages entamaient un merveilleux ballet fantasmagorique aux formes fugaces et aux couleurs changeantes.

- *Quel beau ciel, quel beau sol !* – s'exclama fray Buenaventura – *Si l'un me donne l'impression d'être en Andalousie, l'autre n'attend que l'homme pour se transformer en un verger.*

- *Et l'homme viendra, il est déjà arrivé, mon père, avec l'aide de Dieu* – dit Solís –. *Mais*

vous devez admirer des choses encore meilleures et plus fertiles.

- *Dommmage qu'il n'y ait pas ici quelques Indiens afin de voir quelle physionomie ils ont – soupira le dominicain.*
- *Il y en a mais nous ne les voyons pas, parce qu'ils sont sûrement dissimulés dans l'épaisseur des fourrés et ils ne nous perdent pas de vue depuis qu'ils ont remarqué les caravelles.*
- *Doit-on les craindre ?*
- *Pour le moment, ils se méfient de nous, évitant le contact – dit Torres –. Par ailleurs, vous n'auriez pas le temps de les endoctriner, mon père, parce que vous ne connaissez pas leur langue, que le vent du sud-ouest commence à rafraîchir l'atmosphère et, qu'à toutes fins utiles, il vaut mieux s'empresse de regagner les navires, ce qui ne vous laissera pas le temps de l'apprendre.*
- *C'est aussi mon avis – renchérit Solís.*

Pendant qu'ils redescendaient, empruntant le sentier improvisé, le capitaine général entendit que Rodríguez, en montrant la mer brune qu'ils croyaient voir d'en haut ou qu'ils voyaient réellement, informait Paquillo d'un ton magistral :

- *Cette mer sombre que tu vois à ta droite est le passage que nous cherchons vers l'autre mer qu'a vue Vasco Núñez de Balboa (N.d.T.).*

Solís sourit et, ne voulant pas répliquer

directement à son domestique, il se plaça en face de fray Buenaventura et lui dit à bien haute voix :

- *Admirez, mon père, une des plus grandes merveilles de Dieu dans ces terres. Les eaux que vous voyez, de couleur moins bleue et beaucoup plus trouble que celle des eaux profondes, n'est pas un bras de mer, comme on dirait, étant donné que l'on n'en voit pas la fin même aux confins de l'horizon. Regardez là, où les couleurs se mélangent et se confondent dans un étroit espace aux teintes irrégulières. C'est là même que viennent mourir les eaux saumâtres de l'Océan et que commencent les eaux douces de l'autre mer inconnue ...*
- *Une mer d'eau douce ! ô prodige ! – s'exclama le frère admiratif, alors que Rodrigo et le mousse étaient bouches bées.*
- *Oui – poursuivit Solís – Une mer d'eau douce, comme vous venez de le dire. Mer par son incomparable grandeur, douce en raison de la douceur de ses eaux. Ce n'est pas une mer mais bien un fleuve, un fleuve qui, par sa largeur que rien n'interrompt, est le plus prodigieux qu'aient vu, jusqu'ici, des yeux humains.*

Le frère leva les bras au ciel et resta un instant comme en pâmoison.

- *C'est un fleuve ! – finit-il par s'exclamer – Qu'en est-il alors du Guadalquivir, du Tage et*

de l'Ebre, dont nous étions si fiers ? ...

- *Ceux-là et d'autres d'Europe, les plus grands, ne sont que de simples petits cours d'eau à côté de celui-ci, que nous ne tarderons pas à remonter, mon père ... Sur ses rives, nous trouverons les choses matérielles pour lesquelles nous sommes venus et, vous, de nombreux infidèles idolâtres à arracher au démon ... Et il se peut que, vaille que vaille, en amont et avec l'aide de Dieu, nous arrivions où j'espère ...*

- *Allons-y le plus tôt possible !* – s'exclama le frère en se mettant à marcher beaucoup plus vite, comme si les Indiens l'attendaient à quelques pas – *Béni soit Dieu qui m'a permis de voir tant de grandeur !*

Et il continua à redescendre le sentier sans quitter des yeux l'extraordinaire fleuve qui, sans berges, allait, au loin, rejoindre le ciel.

- *Donc ce n'est qu'un fleuve !* – dit d'une voix insipide Rodríguez, qui était resté en arrière.

- *L'aurais-tu voulu plus petit ?* – demanda le mousse d'un ton moqueur.

- *Pour être grand, il est grand, je ne le nie pas* – répliqua Rodrigo. – *Mais c'est de l'eau douce et je préférerais un bras de mer, même s'il ne fait que deux doigts de large ...*

- *Mais, pourquoi ?* – demanda le jeune garçon, surpris.

- *Ne comprends-tu pas, sot, qu'un fleuve ne*

nous mènera nulle part mais qu'un détroit, fût-il celui de Gibraltar, pourrait nous donner l'accès à une autre mer, qui a sur ses rivages autant d'or que de perles et des richesses de toutes sortes ?

- *Peut-être un fleuve peut-il nous en rapporter également ? Et qui nous dit que, sur ces terres, il n'y pas autant et plus de ce que tu dis?* – objecta avec bon sens le jeune garçon.

Une fois à bord, Solís se convainquit que les navires ne couraient aucun danger dans le port de Nuestra Señora de la Candelaria, et il différa le départ jusqu'au lendemain matin. Avec la double ration de vin et un supplément au repas habituel, l'équipage fit un festin et passa une agréable veillée. Mais, au petit matin, les caravelles levèrent l'ancre, l'une après l'autre, se mettant lentement en route, avec peu de voile, ne perdant pas de vue les dunes de la côte et une butte isolée et conique peu élevée, ainsi que plusieurs plis de terrain, plus élevés que le reste, auxquels on devait plus tard donner le nom de Cuchillas de las Animas ou de Cuchilla Grande. Entre les rochers escarpés et les terrains incultes et broussailleux de la rive, on voyait des gens qui se glissaient comme pour observer les navires. Des groupes de huttes misérables se dressaient çà et là mais cela ne méritait pas d'être appelé un village, et il en sortait des hommes et des femmes, faisant de grands gestes, qui semblaient leur offrir diverses choses,

les invitant à débarquer. Ils atteignirent alors l'embouchure du cours d'eau appelé aujourd'hui de Santa Lucía (**N.d.T.**) et Solís, pensant qu'elle pouvait offrir un bon abri, envoya le canot avec une ligne de sonde et il sut ainsi qu'il avait effectivement un lit profond et large, propice à un mouillage.

A la faveur de la marée, les navires franchirent la *barre*, la caravelle aux voiles latines de **Rodrigo Alvarez de Cartaya** (**N.d.T.** : **Juan de Lisboa**), qui était la plus petite, ouvrant la marche, suivie par celle de Torres et, en dernière position, la caravelle portugaise. Ils jetèrent l'ancre et Solís débarqua – c'était obligé – flanqué de ses inséparables Alarcón et Marquina, pour qui chaque escale devenait comme une résurrection.

Le site était accueillant, la viande d'animaux sauvages abondante, suffisant à elle seule pour assurer le ravitaillement de l'équipage, et Solís décida d'y faire halte afin de vérifier et caréner ses navires, qui en avaient bien besoin après une si longue navigation. Des milliers de canards et d'autres oiseaux aquatiques peuplaient le fleuve et, à la tombée de la nuit, ils étaient si prodigieusement nombreux qu'ils formaient, d'une rive à l'autre, un tapis vivant de plumes.

- *Ce fleuve ne charrie pas de l'eau mais des canards* – fit observer, un soir, Rodrigo Rodríguez, qui, ce faisant, devint son parrain en le baptisant car, à partir de ce moment-là,

tous l'appelèrent le *fleuve des canards*.

La présence de l'homme ne leur faisait pas peur et ils ne la fuyaient pas, sans doute parce que les Indiens, préférant sans doute la chasse au plus gros gibier, passaient peu ou pas du tout dans ces parages où il était rare. Les hommes de Solís entuèrent, autant qu'ils voulaient, soit à l'arbalète, soit à coups de bâtons et de pierres, rarement à l'aide d'une arquebuse afin d'économiser la poudre.

Un jour, bien qu'il continuât à être malade, le cambusier Martín García inspecta les soutes des caravelles afin de procéder à l'inventaire des vivres encore disponibles et, en fin d'après-midi, Solís le voyant approcher, pâle et tremblant, lui dit :

- *Mets-toi au lit, Martín, tu as très mauvaise mine.*

- *Il ne s'agit pas de cela, monsieur ! – balbutia le cambusier – Il m'est difficile de l'annoncer mais le devoir me l'ordonne !... Aujourd'hui, en ouvrant une barrique de salaisons, j'en ai trouvé le contenu entièrement pourri ...*
- *J'étais déjà étonné – s'exclama Solís – qu'il n'y avait pas encore eu de plainte à propos de ce qu'ont fait embarquer ces messieurs de Séville. Bah ! Le dommage n'est pas si grand ... Fais jeter la barrique à l'eau et ouvre-en une autre.*
- *C'est ce que je viens de faire monsieur. Mais c'est le cas pour la deuxième et la troisième barriques qui se sont révélées en aussi mauvais état que la première, si pas pire ... Nous risquons de nous retrouver sans vivres ... Les brouillards, les grandes chaleurs, le suintement ont dû humidifier la viande ...*
- *Mais, est-ce que tout est pourri ?*
- *Tout, oui, monsieur – répondit avec regret le cambusier –. La viande nage au sein des barriques dans un liquide épais, noir et fétide ; même les chiens n'en voudraient pas.*
- *Quelle poisse !*
- *Ce n'est pas ma faute, monsieur ! ...*
- *Je le sais bien. Mais, est-ce le cas sur les trois navires ?*
- *Sur les trois navires, oui monsieur.*

La colère du capitaine général avait été croissant : il trépignait, il jurait et lançait des

imprécations à l'encontre des officiers de la Casa de Contratación, qui ne seraient jamais assez maudits, coupables de ce grave manquement qui, en haute mer, aurait pu être catastrophique. Comment leur pardonner que des salaisons, préparées pour durer deux ans au moins soient avariées, sans cause connue, quelques mois après avoir quitté l'Espagne ? N'était-ce pas un acte de criminelle malveillance ?

L'accès de colère de Solís fut tellement violent qu'aucun des témoins de la scène n'osa s'approcher ; tous, néanmoins, comprirent la gravité de ce qui le mettait dans une si grande fureur et ils ne furent pas peu surpris en voyant que le fougueux capitaine se calmait aussi soudainement qu'il s'était irrité, ceux qui méritaient sa colère étant loin...

- *Allons évaluer les dégâts* – dit-il à Martín García.

Il ne restait, effectivement, qu'une seule barrique de viande que l'on pouvait consommer.

- *Fais jeter à l'eau toute cette pourriture, mais garde les barriques* – ordonna Solís -. *Elles vont nous servir car ces terrains broussailleux ne doivent pas manquer de gibier ; nous en salerons et sécherons la viande. Un pied-de-nez pour ces messieurs de la Casa !*

Tranquillisé comme lui, l'équipage, ayant instantanément été mis au courant, passa cet

après-midi-là et le matin suivant à pêcher, voire à retirer de l'eau à mains nues les poissons qui affluèrent par bancs pour participer au banquet somptueux qu'on leur offrait. Les chefs et les officiers, que Solís convia pour la forme à un conseil, se montrèrent tout aussi tranquilles : Dieu et ces terres allaient pourvoir ...

- *Dès que je reviendrai de la rade que je pense examiner de plus près ces jours-ci, nous veillerons à réparer le préjudice et nous aurons davantage et de meilleurs vivres qu'avant* – dit le capitaine général, considérant déjà terminée la réunion. Et la très désagréable aventure passa au second plan, comme une chose de peu d'importance ...

Un mois durant, résonnèrent dans cette magnifique solitude les coups de marteaux des charpentiers et des calfats, les cris et les chants des marins, que se délassaient sur la rive, les appels ou cris de triomphe des chasseurs lorsque, très exceptionnellement, ils découvraient ou ramenaient une pièce de gros gibier : avoir tué un daim ou un cerf élaphe était célébré comme un acte glorieux et relevait l'humble pitance du bord, se muant en table seigneuriale.

De temps à autres seulement, parmi les broussailles, à l'aube ou au crépuscule, dans les environs immédiats du débarcadère improvisé ou un peu plus loin, sous les arbres, on observait des mouvements insolites, des glissements d'animaux

intimidés, se disposant à fuir mais, lorsque les chasseurs accouraient à toute vitesse, ils ne trouvaient rien, ne découvraient rien : pas une trace, pas la moindre empreinte, rien si ce n'est quelques tiges brisées et, alentour, les feuilles des plantes basses débarrassées de la poussière qui les couvrait habituellement...

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur (N.d.T.)

ALFONSO ÁLVAREZ de VILLASANDINO

(1340-1350 – c 1424)

CANTIGA (*composition poétique destinée à être chantée*)

Generosa, muy hermosa,
sin mancilla Virgen Santa,
virtuosa, poderosa,
de quien Lucifer se espanta:
tanta
fué la tu grand omildat,
que toda la Trenidat
en ti se encierra, se canta.

Placentero fué el primero
gozo, Señora, que hobiste;
quando el vero mensajero
te saluó, tú respondiste.
Trojiste
en tu seno virginal
al Padre celestial,
al cual sin dolor pariste.

Quien sabría nin diría

cuánta fué tu omildanza,
o María, puerta e vía
de salud e de holganza.

Fianza

tengo en ti, muy dulce flor,
que por ser tu servidor
habré de Dios perdonanza.

Noble rosa, hija e esposa
de Dios, e su madre dina,
amorosa es la tu prosa,
Ave, estela matutina.

Enclina

tus orejas de dulzor
oyendo a mí, pecador,
ayudándome festina.

Quien te apela *maristela*,
flor del ángel saludada,
sin cabtela non recela
la tenebrosa morada.

Criada

fuste limpia, sin error,
porqu'el alto Emperador
te nos dió por abogada.

Que parrías al Mexías
dijeron gentes discretas,
Jeremías e Isaías,
Daniel e otros profetas.

Poetas

te loan e loarán,
e los santos cantarán
por ti en gloria chanzonetas.

O beata immaculata,
sin error desde *abenicio*,
bien barata quien te cata
mansamente sin bollicio.

Servicio

hace a Dios, nuestro Señor,
quien te sirve por amor
non dando a sus carnes vicio.

< « TROVADORES CASTELLANOS / CANTIGAS DE AMOR Y RELIGIOSAS » (SELECCIÓN, INTRODUCCIÓN Y NOTAS DE ROBERTO F. GIUSTI) :

http://www.dim.uchile.cl/~anmoreir/escritos/siglo_oro/trova.html

Cartes de la Province du Río de la Plata (...) extraites de DUVIOLS, Jean-Paul ; ***L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de Christophe Colomb à Bougainville***; Editions Promodis (Collection dirigée par Jean Viardot); 1985, p. 260 (1602), p. 380 (e. a. ***Capitanía del Rey*** ; 17^{ème} siècle).

« Armamento naval. La artillería en los siglos XV-XVI – XVII ». Illustration de bombarde utilisée sur les caravelles. Voir :

<http://www.armada15001900.net/artillerianaval.htm>

Vasco Nuñez de BALBOA par Fred FUNCKEN :

<http://www.idesetautres.be/upload/19580917%20BALBOA%20FUNCKEN.zip>

Río de Santa Lucía (Cuenca del Plata) :

http://www.hidricosargentina.gov.ar/documentos/referencias_i8/23.pdf

<https://www.youtube.com/watch?v=DiAvdXBHUw0>

https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:R%C3%ADo_Santa_Luc%C3%ADa

<http://www.magrama.gob.es/es/parques-nacionales->

[oapn/proyectos-de-cooperacion/Santa-Lucia_tcm7-344905.pdf](http://www.magrama.gob.es/es/parques-nacionales-oapn/proyectos-de-cooperacion/Santa-Lucia_tcm7-344905.pdf)

Oiseaux aquatiques d'Argentine. Illustrations de

Patronato Parque Nacional Manantiales del Cachón de la Rubia :

http://cachondelarubia.blogspot.be/2010_10_01_archive.html